

Catherine Corthésy – Tricots de corps et travaux d'hiver

Exposition au Lycée Blaise-Cendrars, 5 mars 2015 – 5 avril 2015

Catherine Corthésy nous fait le plaisir de nous montrer une série d'œuvres présentées au Musée national du papier, des œuvres en papier, tous types de papiers, brodés, cousus, filés, collés, plissés, froissés.

Que nous disent ces travaux ?

Tout d'abord, le support nous parle. Il évoque, dans l'immédiateté de la matière, la fragilité, la douceur, la grâce, la métamorphose, les plis et replis du monde.

Puis, on voit le titre. Ce sont des « tricots de corps », des « travaux d'hiver », ceux que tant de femmes ont fait pour combler la solitude de longues soirées d'hiver, ceux qui exigent patience et abnégation, mais aussi ceux qui ont été faits pour l'autre, l'enfant qui va venir, l'absent ou l'absente.

Or, qui dit absence, dit « vanités ». Ils parlent de la mort venue et à venir, nous interrogent sur ce qui « reste » de l'homme, traces ténues, mitées, trouées des êtres chers, reliques de nos amours, de nos moments de bonheur et d'émotion.

Ils peuvent se rapprocher aussi des ex-voto qui renvoient aux gestes de nombreuses mères qui ont étreint un chausson, un bonnet pour demander la guérison de leur enfant devenu adulte, en souffrance.

Sont présentées également des robes de fêtes et/ou de tragédies qui évoquent les contes, les fables et les mythes qui nous habitent.

Enfin, la couleur dominante, le blanc. Ces œuvres sont blanches, blanches comme les écrans et deviennent donc zones de projections des histoires individuelles et collectives, des autofictions du spectateur, des fantasmes.

Le travail de Catherine Corthésy me semble vraiment représentatif du courant « mythologies personnelles » qui naît à la fin des années 60 et qui se concrétise par la volonté d'associer art et vie dans une expression intime offrant des mises en espace du « moi » avec une dimension collective, références archétypales aux scènes primitives qui blessent ou construisent. Dans toutes ces œuvres « autofictives », le contenu de l'œuvre échappe au moi narcissique pour devenir questionnement collectif. L'artiste dit sa vie, mais aussi les questionnements actuels sur notre condition humaine : les interrogations « genre », les rapports au for intérieur loin de la télé-réalité, l'héroïsme du quotidien, les pulsions et névroses de notre temps, les oublis et les destructions – de l'homme même.

Dans la toile la plus célèbre de Gauguin, exposée jusqu'en juin à la Fondation Beyeler, D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allez-vous ?, Gauguin pose une interrogation fondamentale.

Les travaux de Catherine Corthésy se relient à ce testament philosophique de Gauguin.

Elle nous interroge sur ce qu'est un homme et sur ce qui reste de lui après sa disparition. Boltanski, une des figures phares du courant des « mythologies personnelles » n'est pas loin.

Mais Catherine Corthésy a des techniques propres et peu usitées par les artistes de ce courant. Elle brode, tricote, coud, découpe, activités longtemps dévolues aux femmes. Elle expose des robes, fait des « Mamzelles », des filles-oiseaux. Ainsi en tant qu'artiste-femme, elle nous interroge sur l'identité sexuelle, culturelle et sociale.

Annette Messenger a déclaré que – je me permets de la citer – « En tant que femme, j'étais déjà une artiste dévaluée. Faisant partie d'une minorité, je suis attirée par les valeurs et les objets dits mineurs ».

Il me semble retrouver ce goût des choses « banales » chez Catherine Corthésy, des matières de récupération qui disent l'intime et l'infime.

Mais de ces bouts de choses naît un monde universel. C'est Peau d'Âne, Cendrillon, le Petit Chaperon rouge, les Mille et une Nuits qui nous sont contés.

Coquine, Catherine Corthésy, loin de tout féminisme revendicateur, semble sourire en faisant des ouvrages dits « de dame ». En tricotant ou détricotant, elle fait surgir des drôles de créatures ; elle nous appelle à tisser nous-même mille histoires emboitant le pas à une Schéhérazade moderne sachant rire, même des douleurs de femmes, celles de l'enfantement et/ou de l'avortement, celles des mères, celles de la perte des illusions qui parfois nous enchaînent comme des boulets que l'on tire et qui nous freinent. Mais ces boulets, ces cordes, peuvent se faire confettis flottant dans le vent. La femme n'est pas que pathos, elle est fille du vent qui aime parcourir le monde, créer le dégel. La femme se fait univers, peau de cartes, mondes au pluriel capables de revêtir toutes les formes, légèreté aussi.

Catherine Corthésy nous tend des miroirs, tisse des écrans et nous invite à y projeter nos mélancolies, nos rêves et nos douces folies. Ses plisseries, froisseries et travaux d'aiguille nous font imaginer mille univers parfois tendres, parfois grinçants. Ils sont des plis et replis de notre imaginaire et leur « trous » en forme de non-dits nous invitent à y inscrire de nombreuses histoires familiales, intellectuelles, religieuses, intimes.

Un grand merci, Catherine, de nous permettre de devenir des filles de vent en regardant ton travail si sensible et si subtil.

La Chaux-de-Fonds, le 11 mars 2015
Martine Walzer Palomo